

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 44

Artikel: Les reines du Valais
Autor: G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222162>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dis que patron et valets arrachent pommes de terre et betteraves, le bovaïron surveille son troupeau qui broute la dernière herbe. Mais si les prairies s'animent du bruit des sonnailles, le grand marais, silencieux durant l'été, s'anime aussi à sa manière. Tout un peuple d'animaux et d'oiseaux s'abritent derrière les touffes d'herbe et parmi les roseaux et les joncs; peuple étrange qui marche, qui court, qui nage et qui rampe. Sur les peupliers voisins, les étourneaux, gorgés de raisins, bavardent à qui mieux mieux. Alors les chasseurs arrivent avec leurs chiens; ils cheminent à pas de loup, vont, viennent, avancent et reculent. Ils se postent dans les roseaux, tandis que les chiens fouillent les herbes hautes. Un vol bruyant s'élève, des ailes battent l'air et l'on entend un coup de feu; quelques plumes flottent dans un rayon de soleil, tandis que le chien rapporte, dans sa gueule, un petit corps tiède maculé de sang.

Si le chasseur va et vient sur les terres du fermier de Belle-Fontaine, si l'automobiliste passe en coup de vent à l'endroit même où s'arrêtaient jadis les diligences, le promeneur solitaire, lui, s'en va par les chemins de traverse la canne en main et la joie dans le cœur. Il va au hasard, il flâne, il s'arrête devant la ferme de Belle-Fontaine, s'approche du jardin et essaye de cueillir une dernière rose. Une épine le pique et la rose s'effeuille aussitôt. Alors il s'éloigne, il passe sous les cerisiers jaunés qui s'effeuillent et pénètre dans la forêt où pourrissent les derniers champignons. Il chemine longtemps. Quand il arrive à la lisière du petit bois de chêne, il s'aperçoit que le brouillard est retombé et que le vent gémit dans les branches. La neige fraîche blanchit les montagnes; elle brille un instant au soleil et brusquement la nuit tombe.

Durant l'hiver, la ferme de Belle-Fontaine redevient silencieuse. Toute la vie se retire à l'intérieur. A la cuisine, à l'étable, à la buanderie les femmes sont occupées du matin au soir, tandis que les hommes travaillent dans la forêt. Le soir, on se retrouve sous la lampe, dans la chambre de famille. Dehors, la lune se lève; elle sort de derrière le Jura, elle monte; son mince croissant d'or fait étinceler la neige, et les grands bois, où l'on entendait autrefois hurler les loups, entrent brusquement dans le grand silence de l'hiver.

Jean des Sapins.

L'aplomb de l'ignorance. — M. le comte vient d'engager un nouveau garde-chasse.

Celui-ci a passé toute sa vie à parcourir les bois et les plaines; aussi connaît-il beaucoup mieux les habitudes du gibier que les usages du monde.

Il sort du salon du château, où son nouveau maître vient de le faire comparaître devant la comtesse, ses filles et plusieurs invités. Les domestiques lui demandent :

— Et bien ! que penses-tu de M. le comte ?

— C'est peut-être un brave homme, mais il doit faire un piètre chasseur, car il ne voit pas clair.

— Comment, il ne voit pas clair ?

— Bien sûr : quand je suis entré dans le salon, il est venu à moi, m'a toisé du haut en bas pendant au moins deux minutes et a fini par me demander : « Eh bien ! et votre chapeau ? »... Or, mon chapeau était bel et bien sur ma tête !

LES REINES DU VALAIS

L'AUTRE printemps, la reine Wilhelmine des Pays-Bas, accompagnée du prince-consort séjourna quelques jours dans un grand hôtel de Sierre, sous un ciel vraiment royal. La reine se promena sur les routes et dans les villages de la Noble Contrée. Tout bons républicains qu'ils soient, les indigènes s'intéressaient aux allées et venues de Sa Majesté hollandaise. Les reines étant fort rares actuellement dans les parages de Miège et de Randonne, on se dérangeait volontiers pour voir passer S. M. Wilhelmine. Pas tous, cependant, témoin ce bon paysan cosu que les vanités de ce monde n'éblouissent pas et qui disait irrévérieusement :

— J'ai dans mon écurie deux belles reines de la montagne, elles m'intéressent davantage que celle des Pays-Bas !

Comparaison de lèse-majesté !

G.

A SUIVRE !...



UE ces mots ont déjà fait souffrir l'humanité ! Quelles pâleurs mortelles ils ont fait paraître sur de fraîches joues roses ! Quels soupirs ils ont arraché à des poitrines oppressées !

Et pourquoi ? — Parce que ce sont ces mots fatidiques qui terminent le feuilleton, chaque jour ! Les dames le déplorent ouvertement, tandis que les messieurs, — ceux-là même qui collectionnent des piles de feuilletons, découpés d'un journal, — se défendent de les parcourir, mais pestent tout bas lorsque leur intérêt est ainsi brisé !

A suivre ! Au moment où la jolie dame est traquée par un sinistre bandit, — à vrai dire, celui-ci applique trop fidèlement le « à suivre » terrifiant ! — elle pâlit, pousse un cri !... A suivre ! Et c'est demain seulement qu'on saura !

A suivre ! Le bon jeune homme déclare sa passion à la blonde enfant. Il parle bien, il est beau, il sent bon. Elle : c'est un ange ! Et cet ange cause, il va répondre !... A suivre ! Ça y est ! Le bon jeune homme restera le bec dans l'eau jusqu'à demain ! (Dans son intérêt, il vaudrait mieux, peut-être, qu'il ne trouvât jamais le loisir de lui répondre !)

A suivre ! L'héroïne, blonde américaine, est en proie au monstre, un vilain vieux qui aurait voulu épouser sa mère ; dédaigné, il veut se venger sur la fille ! La jolie miss a laissé son revolver « at home », ainsi que son chien fidèle et son valet de chambre ! Elle enjambe la fenêtre !... A suivre ! ces mots tragiques tombent brutalement sous vos yeux.

Dans la vie, sans qu'on s'en doute, c'est la même affaire : quatre-vingt-dix fois sur cent, il y a un A suivre imprévu ! Rappelez vos souvenirs, et dites si ce n'est pas vrai !

Moi, quand je tombe sur un « à suivre » gênant, je ne m'y laisse pas prendre : je continue sans autre forme de procès. J'invente la suite ! Et c'est tellement plus joli !

J'ai pris beaucoup de goût à ce genre de travail, et c'est pourquoi vous pouvez lire ici des morceaux que j'ose qualifier de *ra-vis-sants* ; Leur plus aimable qualité : au bas, il n'y a point de « à suivre » !

St-Urbain.

ON A BIEN LE TEMPS !

*Lorsque je dus venir au monde,
L'inquiétude était profonde,
A ce que m'ont dit mes parents ;
Il paraît que j'y mis mon temps !
Seize ans après ma sœur cadette,
Je fis voir, enfin, ma binette ;
Pour moi, ça ne pressait pas tant !
Car, de naître, on a bien le temps !*

*Une fois qu'on est sur la terre,
On est bien forcé de s'y plaire ;
Pas moyen de faire autrement !
L'enfance est le meilleur moment ;
Mais, à peine a-t-on la parole,
Qu'on nous expédie à l'école,
Pour faire de nous des savants ;
Et pourtant, on a bien le temps !*

*Ensuite, voilà que les filles
Nous font des risettes gentilles ;
Quand moi, a du tempérament,
Ça vous rebouille rudement !
On fréquente, on se marie ;
Mais, dites-moi, je vous en prie,
C'est bien joli, assurément,
D'aimer ; mais on a bien le temps !*

*Et puis, les soucis du ménage
Viennent compléter le bagage
Des maux et des embêtements ;
A son tour, on a des enfants ;
Quand ils bouèlent, la nuit entière,
Ou qu'ils font des pouettes manières,
C'est, quelquefois, rude embêtant !
D'être père, on a bien le temps !*

*Dans la vie, tout n'est pas rose ;
S'il y a des instants moroses,
Il y a quelques bons moments ;*

*Aussi, philosophiquement,
Quoi que ce soit qu'on ait à faire,
Au civil ou au militaire,
Hâtons-nous toujours lentement !
Après tout, on a bien le temps !*

*Et quand vient notre heure dernière,
Dans une auto, au cimetière,
On nous mène rapidement ;
Moi, je préfère une jument
Menant un corbillard modeste ;
C'est le seul plaisir qui nous reste,
D'y aller un peu lentement !
De mourir, on a bien le temps !*

Pierre Ozaire.

Flegme anglais. — Un soir, sur les quais de la Tamise, un rédacteur d'un grand journal londonien passait, quand il entendit des appels venant du fleuve.

Il s'approcha du parapet, distingua dans les ténèbres un homme qui se débattait.

— Au secours ! criait le malheureux... Allez chercher la police... je vais me noyer !

Le journaliste leva la tête, regarda l'heure à l'horloge illuminée de la Chambre des Communes et répondit flegmatique :

— Je veux bien, mais je vous prévient qu'il est trop tard pour que vous soyez dans l'édition de ce soir !

ALARME



U village d'Y..., il y a quelque trentaine d'ans, l'oncle Frédéric défrayait plus souvent qu'à son tour la chronique locale. Le nom de ce héros modeste fut maintes fois cité, à la laiterie, à la fontaine ou à la cave. C'est l'oncle Frédéric, figure essentiellement pacifique et jovial de paysan vaudois, faisait souvent les frais des farces alors à la mode. Que de fois, son char à échelles avait été emmené nuitamment aux confins de la commune, hissé sur le gros noyer de Grandmoulin ou transporté sur le toit du cabinet des Collueyres ! Une fois, — pendant que Frédéric « donnait le bœuf », autrement dit qu'il était détenteur du taureau communal, — il se passa la joyeuse histoire suivante ; je tiens à vous la relater parce qu'elle illustre l'état d'esprit des jeunes gens d'une époque disparue, de gais lurons qui furent nos pères ou même les plus âgés d'entre nous.

Ces enfants terribles avaient l'habitude de « mouiller » les victimes de leur choix, c'est-à-dire de les arroser copieusement au moyen de seringues ou de « gicles ». Le pauvre Frédéric avait été aspergé dans les règles et il s'était vanté à cette occasion-là que jamais plus la jeunesse ne l'attraperait. Les impayables garnements se promirent d'infliger un démenti public à cette parole hasardée qu'ils considéraient comme une provocation.

Or, donc, un soir, Frédéric entendit de sa chambre le timbre d'une « sonnaille » dans le chemin creux qui traverse les vignes au-dessous de sa maison.

— Sûrement qu'à ces heures, c'est pour le taureau ! opina Louise.

— Bien sûr ! approuva l'oncle Frédéric qui sortit en maugréant, car il avait le désir d'aller se coucher.

— Restait-toi ! répétait une voix dans la nuit pendant que la sonnaille tintait de plus belle. Nul doute possible, c'était au « détenteur » qu'on en voulait.

L'oncle était à peine arrivé au pied de l'escalier qu'une douche aussi froide qu'inattendue s'abattait sur lui, l'inondant de haut en bas.

— Tè roudzai, chenapans ! hurla le brave homme qui s'élança d'un bond jusqu'au premier étage. Puis, le bruit des pas précipités des fuyards retentit à ses oreilles...

— Gueux ! sacrépants, continua-t-il à vociférer, ameutant le quartier paisible.

Les farceurs avaient imaginé ce truc inédit et tandis que l'un d'eux avait agité une sonnette de vache, les autres s'étaient embusqués à proximité pour mieux remplir leur rôle d'hydrantiens en marge du code.

Le coup avait réussi, mais dès lors, l'oncle Frédéric, rendu prudent, fit publier que le détenteur ne sortirait plus le taureau après la tombée de la nuit.

A. Mex.